Martin Fargaud

# La Pierre aux Lézards

*La Pierre aux Lézards*

Martin Fargaud

# La Pierre aux Lézards

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4046-4
Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

# Sommaire

Avant-propos ..... 13
Perles de bonheur ..... 17
Atelier ..... 21
Mille kilomètres au Nord ..... 23
Louchki ..... 25
Benoît ..... 29
La pompe ..... 31
Petit déj' et coup de fil ..... 33
Départ ..... 37
Roger ..... 41
Wavre ..... 43
Les ruches ..... 45
Anne ..... 49
Bedoin et l'école ..... 51
Le muret ..... 55

La Fée du bois ..... 57
Bouffi ..... 59
Soupe à l'ail et corvée de la chaîne ..... 61
Noces de bois ..... 65
Rupture ..... 69
Vesprée ..... 73
Amitié en douceur du soir ..... 77
Hollande en chronique d'avenir ..... 81
Fin de soirée ..... 85
Prémices ..... 91
Flash-back en attente d'être reçu ..... 97
Le passé s'en revient ..... 101
Mons ..... 107
Jean-Pierre ..... 109
Bedoin ..... 113
Avocat ..... 117
Michel ..... 121
Wavre ..... 125
Epilogues ..... 127

*A la mémoire de Jacky,*

Les faits racontés dans le présent ouvrage
relèvent de la pure fiction.

# Avant-propos

Sur la route qui serpente vers Saint-Estève, une chapelle miniature, couleur de sable, dort entre les vignes. Le long du mur zébré de lézards, un sentier blanchi par le soleil s'échappe vers une garrigue. Au cœur de celle-ci, sous son chapeau de tuiles roses, la maison fait la sieste.

Une treille, accrochée au mur d'ocre clair, caresse de son ombre le sculpteur assoupi. La stridulation des grillons, le craquettement des cigales, font couler de son bras droit et musclé la fatigue d'avoir tout au long de la matinée balancé la mailloche à dégrossir. Sa main gauche, crispée depuis des heures sur la plus large des gouges, se dénoue lentement.

Depuis deux jours, il s'est attaqué au pied du gros olivier, écorcé et mis à sécher voici déjà trois ans. C'était un bel arbre, un vrai olivier ayant résisté aux gelées, tordu, noueux comme un pâtre provençal. Chaque printemps, il abritait dans son feuillage grisé un nid de chardonnerets. Le nid déserté à l'automne, l'arbre offrait ses fruits que le soleil et le temps avaient patiemment créés pour les verdir, les dorer, et les parfumer.

Un jour pourtant vit la fin de ses services : il ombrageait agréablement la cour d'une bastide, dont la construction avait vu sortir de terre le jeune olivier. La maison et l'arbre prenant de l'âge, il fallut arracher l'un pour rénover l'autre.

Le sculpteur passant par là tomba amoureux du gisant et l'acquit contre un verre de vin. De l'arbre mort, il ferait du bois vivant. Et ce matin, après deux jours de travail, l'arbre enfin avait parlé.

Deux jours plus tard, Duruisseau ne parlerait plus. Assassiné.

Pour Martin, ce serait la prison.

Marbrures dorée en parfum ligneux.

Après avoir élagué l'arbre et écorcé le tronc pour le faire pleurer, le sculpteur avait séparé la racine qui, évidée, se remplirait de fruits, et coupé la tête, le fût et le pied. Puis il avait disposé le tout sur des briques le long du mur de son atelier, dans l'ombre de l'auvent.

Là séchaient déjà des morceaux nus de châtaigniers, des billes de noyers, des nœuds de cerisiers, cimetière ligneux attendant la résurrection entre les mains de l'artisan.

Au long des jours et des saisons, le vent, la pluie, le soleil, le froid avaient fait leur travail : l'olivier avait perdu sa couleur de soleil pour devenir ambré comme l'Orient. Son odeur voluptueuse qui tordait le ventre s'était transformée en parfum musqué qui tournait la tête ; au coup du marteau, le bois ne répondait plus par un bruit de grenouille plongeant dans la mare, mais claquait d'un bruit sec et vibrait longuement.

A l’aube du troisième été, l’olivier fut prêt. Sa surface était douce à la caresse mais répondait au ciseau. Ses petites rides ne s’ouvriraient plus en crevasses ; il était mûr pour renaître.

# Perles de bonheur

Un matin donc, Martin s'était éveillé en même temps que les poules. Il ne pouvait plus dormir. Il sentait déjà le poids de la mailloche dans sa main, il voyait les larges copeaux dorés glisser le long de l'acier de l'outil.

Sa femme dormait paisiblement, ses cheveux brou de noix en auréole sur l'oreiller. Voyant son visage dépassant du drap, Martin y posa un baiser léger, ce qui la sortit du sommeil, sans tout-à-fait la réveiller.

– Tu ne dors plus ?

– Je vais saluer l'olivier ; à partir d'aujourd'hui, on fait équipe.

– Reste encore ! Tu commenceras tout à l'heure.

Et elle se rendormit.

Martin se prit à sourire. Depuis qu'il consacrait sa vie à pouvoir enfin s'exprimer – ce qu'il devait à Duruisseau –, Anne n'avait pas compris qu'il était maître de ce qu'il créait, mais surtout esclave.

Un dernier regard au corps moulé par le drap le fit hésiter. Il enfila néanmoins son pantalon, et sortit de la

chambre à pas feutrés, pieds et torse nus, succombant à l'olivier.

Les stries d'usure du bois de l'escalier s'imprimaient à ses pieds. A mi-descente, voyant les tommettes de la cuisine, il chercha machinalement des yeux le paquet de café, imaginant son arôme dans la fraîcheur du matin.

Préparant son café, il se refusa de regarder par la fenêtre, se réservant ce plaisir pour le moment où il sortirait. Il versa trois cuillerées de poudre dans le filtre, mit de l'eau dans le réservoir, et brancha le percolateur.

Presqu'aussitôt, l'appareil fit entendre une suite de borborygmes. La cuisine se gonfla d'une odeur chaude et brune qui tirailla l'estomac et le souvenir de Martin.

Aurore frileuse d'un vieil hôtel de Vienne aux fauteuils de cuir noir. Dehors, l'automne et les feuilles poussées par le vent. Perles de givre aux brins d'herbe de la pelouse. Dedans, les divans confortables et le café noir face aux yeux bleus irisés de soleil ; regard empli d'amour et souvenirs d'un corps doux et lisse. Conviction d'une aventure sans lendemain, créatrice de regrets.

Vienne, où il n'avait jamais été.

Mordant dans un quignon de pain, le sculpteur ouvrit la porte du jardin et découvrit le matin.

Le soleil avait déjà réveillé les gorges de la Nesque et ne tarderait pas à faire danser les paillettes sur l'étang de Notre-Dame-Du-Groseau, hanté par le fantôme blanc du pape d'Avignon. L'observatoire au sommet du Ventoux était un bloc de verre en fusion ; la montagne semblait enneigée. Les flancs boisés,

images de kaléidoscope, s'éclaboussaient d'une multitude de gouttes couleur d'herbe, d'émeraude, de paille, et s'étiraient d'opale dans les vallées.

A gauche, Bédoin sommeillait encore dans l'ombre ; l'ocre du clocher commençait à se dessiner. Plus loin, à côté de Crillon, les dentelles de Montmirail pointaient vers le ciel leurs fers de lance déchiquetés, moitié acier, moitié bronze. La lumière du matin, semeuse divine, avait éparpillé les chants d'oiseaux, parsemé les bourdonnements d'insectes et faisait tourner les crécelles des cigales. Le tilleul, face à la maison, s'étirait en longues ombres face au soleil levant.

Les lézards, l'œil aux aguets, la langue nerveuse, s'aplatissaient déjà au crépi du mur ; le jasmin recevait ses premières visites butineuses, tandis que le contremaître brillant appelait au travail les cordons de fourmis.

# Atelier

Martin fit craquer les jointures de ses doigts aux ongles ras, joignit les mains pour s'en frotter les coussins durs et calleux des paumes, et lentement s'étira, s'élongeant voluptueusement les muscles de la base du cou jusqu'au bout des doigts. Il se gratta la nuque ébouriffée, et se sentit bien.

Le couinement de la pompe inonda son visage barbu, son torse et ses bras de fraîcheur claire. Remettant ses lunettes sur son visage mouillé, il se dirigea vers son atelier, où il n'entrait jamais sans s'être lavé.

L'atelier, ancien grangeon construit bien avant la maison, ramenait souvent les pensées de Martin au premier propriétaire, agriculteur de Bédoin, de Crillon-Le-Brave ou même, qui sait, du Barroux. Il l'inventait, s'en retournant chez lui un soir d'avril sur son mulet, laissant derrière lui les ceps taillés et les sarments se consumant, rêvant déjà à l'omelette aux truffes qui l'attendrait à la maison.

Les fenêtres perçant les gros murs nettoyaient la pièce de la blanche lumière du matin. Dans un coin, le

tronc du cerisier que le printemps n'avait pas fait fleurir, le « cacho fio » qui réchaufferait la longue nuit de Noël, mis à sécher à l'intérieur pour ne pas être confondu avec les bois du séchoir.

A terre, pas de copeaux : le sculpteur aimait les voir dès le matin tomber sur un sol propre. Chaque soir, il engrangeait les virgules de bois dans un grand tonneau, promesse de réchauffement des veillées d'automne.

Il fut tenté de caresser ce qu'il avait terminé la veille. Il résista à son envie, de peur d'hésiter avant de donner le premier coup à l'olivier, de traîner sur une page qu'il lui fallait tourner.

Laissant les petites gouges, les ciseaux, les burins, les rifloirs, le maillet, il prépara sur son établi la mailloche, la grosse gouge, les serre-joints, et ouvrit en grand les bras de l'étau.

Par porte et fenêtres, la symphonie du matin envahissait la pièce. Voyant ses espadrilles sous un tabouret, Martin se les glissa aux pieds, sans relever les contreforts.

Eclaboussé de soleil, il se dirigea vers l'auvent.

Un lézard formait un zigzag brun et vert sur le bois hâlé. Au bruit des pas, il eut une immobilité de regard d'hésitation, puis se tortilla vers l'ombre. Martin étreignit l'olivier pour le soulever, faisant fuir un grouillement de « patates ». Jeune marié portant son épouse dans la chambre nuptiale, il sentait le fût étirer ses muscles.

Au moment d'être déposé sur l'établi, le bois mouillé de sueur envoya à l'homme un relent sauvage. Retirant ses lunettes humides, Martin écrasa du pouce les perles de transpiration s'étirant sur les verres.

Puis il imagina le café.

# Mille kilomètres au Nord

Au même moment, à mille kilomètres plus au nord, Duruisseau s'éveillait. Il avait à nouveau trop bu, la veille au soir. Vaseux, migraineux, il passa la main sur les cuisses de sa femme, râpeuses de cellulite. D'un coup de genou, Madame Duruisseau arrêta les élans de son mari, qui n'eut comme solution que de se lever, et d'aller en claudiquant préparer le café. En pyjama sentant l'urée, il descendit l'escalier vers la cuisine, vieillard avant l'âge perdu dans ses remords.

Préparant le petit déjeuner, il entendit à la salle de bains le choc des flacons qui donneraient à sa femme Georgette l'illusion d'être encore désirable.

Son fils Michel entra dans la cuisine. Quelque peu simple d'exprit-Duruisseau buvait déjà beaucoup avant sa naissance, il y a dix sept ans –, il riait tout seul et n'était gêné ni par l'érection matinale qui déformait le caleçon de la veille ni par sa forte odeur de transpiration.

– Dis, Michel, tu ferais bien de te laver de temps en temps, et d'être un peu plus décent !

– Ta gueule, vieux con ! Je préfère me sentir un homme que de traîner comme toi une patte folle.

Duruisseau n'ajouta rien. Quelques jours auparavant, une remarque à son fils lui avait valu un coup de poing dont il ressentait encore le choc au visage et au cœur. Michel se moquait souvent du handicap de son père, la « patte folle », conséquence d'une ancienne poliomyélite.

Duruisseau se consola en pensant qu'il serait bientôt à la banque, où le jeu de rôle qu'il jouait depuis des années lui ferait oublier le néant de sa vie.

Deux jours plus tard, il serait retrouvé au bord de la route, les yeux grand ouverts et le crâne défoncé.

Le sculpteur serait vengé.

# Louchki

Martin aimait la cuisine, le matin, quand Anne et les enfants dormaient encore. Il s'y sentait comme dans une bulle, un fœtus baignant dans l'intemporel. Une main en demi-calice autour du bol, l'autre tenant la cuiller, Martin regardait le petit tourbillon dans le café où le sucre était fondu depuis longtemps. Une paix presque palpable gonflait la pièce. Une mouche tournait nonchalamment au-dessus de la table. Des rais de lumière s'infiltraient par la dentelle des rideaux et apaisaient par taches l'incarnat des tommettes.

Le bois marron de la table appelait la caresse des yeux. La chaleur naissante ne dépassait pas la porte ouverte, et la rosette de la cheminée mêlait son odeur de salaison à l'arôme du café. Ne meublaient le silence que les gouttes qui s'écrasaient sur la pierre grise de l'évier et le frou-frou de la mouche se cognant au fil de la lampe.

Le temps était devenu éternel.

Un léger craquement fissura le calme. Le regard de Martin rencontra la complicité des yeux pers de Louchki.

Baptisée Gaëlle par le curé, « ta fille » par sa mère, « Chou » par Anne, « ma sœur » par son frère, Louchki par son père, la petite bonne femme en robe de nuit observait Martin entre deux montants de la rampe d'escalier, lui offrant la moquerie de son regard et la gentillesse de son sourire.

Martin regarda l'heure : sept heures et demie. Il était resté longtemps à rêvasser à la cuisine. Se secouant, il alla vers l'escalier et reçut huit ans de rire dans les bras.

– Tu as bien dormi ?

– Je t'ai vu ce matin. J'ai entendu du bruit, j'ai regardé entre les volets, et j'ai vu que tu transportais l'arbre dans ton atelier. Tu auras fini aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu vas en faire ? Quand est-ce que tu vas faire une statue pour ma chambre ? Hier, Benoît a arraché la tête de ma poupée. Tu vas réparer ?

– Grosse puce bavarde ! Non, je ne terminerai pas la sculpture aujourd'hui, et j'en ferai une dame. Je ne sais pas quand je ferai une statue pour ta chambre, et j'essaierai de ne pas oublier ta poupée. Maintenant, va t'habiller : l'école t'attend.

– Une dame ? Une fée alors ? On pourrait l'appeler « la fée du bois » ? Je vais voir si Anne est réveillée. Ecoute, hier, Nadia m'a appris une chanson marrante.

– File, je t'ai dit.

Liane agile, elle remonta les escaliers en chantant sa chanson qui interloqua quelque peu Martin :

– Martine, titine, tonton les nichons.

les couilles de mon père sont pendues au plafond. Maman les regarde d'un air affamé et moi je m'amuse à les faire balancer.

Martin pensa à sa très catholique jeunesse. Il rit en lui-même en s'imaginant la gifle qu'il aurait reçue s'il avait chanté ce genre de choses, au cas où il en aurait eu le culot.